

Compte-rendu de voyage : Népal, Août-Septembre 2011 par Stefanie Christmann

La présidente d'Esél-Initiative, Stefanie Christmann, a passé près de quatre semaines au Népal pour réaliser un état des lieux du projet dans le Haut Mustang et plus au Nord, dans le Bas Mustang. Afin de compenser l'impact de son vol sur le climat, un don a été effectué sur le site www.atmosfair.de. Stefanie a financé elle-même ses dépenses de voyage.

Le Haut et le Bas Mustang sont nos premières zones d'action au Népal. A l'automne 2007 puis 2008, nous avons alloué des vaches dans le Haut Mustang ; à l'automne 2007, des vaches locales (90 €) et croisées Jersey (380 €) ont été allouées dans le Bas Mustang.

Quatre ans plus tard, il semble évident que les vaches locales sont le meilleur choix. Les mères ayant opté pour des croisées Jersey, comme **Otar K.** de Taglung, ont certes un revenu supérieur ; mais elles rencontrent des difficultés à s'occuper des bêtes, qui ont des besoins alimentaires plus importants que les vaches locales, se déplacent mal sur terrain ardu et qu'il est difficile d'amener au taureau.

Les propriétaires de vaches locales ont beaucoup plus de veaux et donc plus de lait, sans craindre constamment que leur vache ne se casse une patte et meure. Etant donné leur grande satisfaction, nous avons décidé, lorsque des vaches sont requises par les mères, de n'allouer dorénavant que des variétés locales.

En quelques années, les mères ont considérablement amélioré leurs conditions de vie en vendant du lait et du fumier provenant de leurs vaches locales. Tout en continuant à travailler comme journalières, elles ont pu accumuler un capital grâce à leurs veaux et augmenter leurs cultures de subsistance. Elles ont dépensé moins de temps et d'énergie à chercher du combustible. Elles ont pu acheter des chaussures et des vêtements chauds. Nombreuses d'entre elles ont assez économisé pour s'offrir une baratte (3000 roupies/30 €). Presque tous les enfants vont à l'école, la plupart dans des structures payantes ou en ville, car les écoles de village ne les prennent en charge que jusqu'à 3 ou 5 ans. Leur santé s'est aussi clairement améliorée, ce que confirment unanimement les mères et les travailleuses sociales bénévoles, comme **Pema B.**

Même les mères qui ont perdu un veau ou dont la vache a eu des difficultés à avoir un petit affirment qu'elles sont très satisfaites de leur animal. **Passang G.** de Gilling : « Maintenant j'ai du fumier ! La vache n'est pas un fardeau mais une aide, même si elle ne donne pas de lait. » Pour de nombreuses mères, le fumier a même plus de valeur que le lait. En utilisant le fumier comme engrais, **Tseti D.** de Lo Mantang a ainsi pu obtenir du grain pour 8 à 9 mois, au lieu des 4 à 5 habituels. **Tsemi G.** de Tsarang a fait passer sa récolte de 160 à 260 kilos en améliorant la fertilité des sols grâce au fumier. Et les veuves qui possèdent des terres, comme **Chisi A.** de Lo Mantang, ont pu louer plus de terres cultivables. Chisi, maman de trois enfants, a maintenant du grain pour 7 à 8 mois. Le coût de la location de terre varie entre villages, mais il est souvent très bas, voire nul lorsque la terre appartient à une riche famille qui a émigré vers la ville. Les mères cultivent en rotation du sarrasin, de

l'orge, du blé, des pommes de terre et de la moutarde (production d'huile) et le grain leur fournit de la paille qui servira pour le bétail en hiver. Plusieurs mères font aussi pousser des légumes pour leur famille, ce qui était impossible sans fumier. Le fumier restant sert de combustible pour cuisiner. Par exemple, pour **Dolma T.** de Choessar, le fumier évite chaque année un mois de dur labeur à recueillir la bouse et le bois. Néanmoins, brûler le fumier au lieu de l'utiliser comme fertilisant peut épuiser les sols.

Deux mères dont les vaches et le veau sont morts au moment de la mise bas ont emprunté pour acheter une génisse. Le fait qu'elles aient pris le risque de faire un prêt prouve que les vaches locales sont clairement le meilleur choix dans le Haut Mustang. Elles n'auraient jamais décidé d'acheter une vache à crédit avant l'introduction du projet...

Actuellement, la plupart des mères du Haut Mustang ont une vache et plusieurs veaux. Les trois premières génisses ont déjà mis bas à leur tour. **Diki G.** de Lo Mantang a même eu une génisse de sa première génisse. Diki devra quitter la maison de ses parents lorsque son frère rentrera au village. Son bétail est son assurance-vie, puisqu'elle devra alors probablement payer un loyer mensuel de 1000 roupies.

En général, les vaches locales ont leur premier petit vers quatre ans, ce qui signifie qu'en 2012, plusieurs mères auront deux vaches et pourront vendre certaines de leurs bêtes.

Prendre une photo de tout le « troupeau » de **Doka G.** (4 animaux), **Dolma T.** (5) ou **Fu D.** (4) revient à slalomer entre les bouses fraîches, au risque de s'y embourber – mais ce fut malgré tout un événement débordant de joie pour moi et pour les fières propriétaires. **Doka G.**, maman célibataire, ne pouvait pas envoyer son enfant à l'école avant d'avoir sa vache. Maintenant son fils de 13 ans en est à sa troisième année de scolarité. Doka met de côté la totalité des recettes provenant de la vente de lait et de schurpi (fromage) afin d'envoyer son enfant à l'école aussi longtemps que possible. **Dolma T.**, mère célibataire d'une fille, a reçu sa vache en 2007. Elle s'est mariée il y a trois ans. Son époux doit subvenir aux besoins de leur nouveau bébé, alors que tous les revenus issus de la vache sont utilisés ou mis de côté pour la fille. Sa vache donne 3 à 5 litres de lait par jour et Dolma gagne 900 roupies par semaine en vendant du beurre. C'est un revenu assez élevé pour du beurre. Les mères de plusieurs enfants fabriquent généralement du beurre et du schurpi pour leur propre consommation. La santé de leur progéniture prend alors le pas sur l'opportunité d'un revenu supplémentaire. Auparavant, les femmes vendaient leur beurre 5 à 600 roupies le kilo et achetaient du beurre bon marché de Chine (400 roupies) pour elles. Mais toutes les mères que j'ai vues ne vendent que leur surplus. « Nous donnons maintenant du lait frais à nos enfants et beaucoup plus de beurre qu'avant », expliquent-elles fièrement.

Plusieurs mères souhaitent vendre leur premier veau l'année prochaine. Pour un taureau de quatre ans, les acheteurs chinois donneront 5 à 6 000 roupies. En Chine, la demande en bœuf frais est forte, alors que la plupart des Népalais ne consomment pas de bœuf pour des raisons religieuses. L'apparition de cette nouvelle source de revenu a fait son chemin jusque dans les villages les plus reculés, comme Chunjung

et Samsung. Il est possible qu'en raison de cette forte demande chinoise, le prix des vaches locales augmente.

Nous avons également profité de cet état de lieux pour vérifier s'il n'y avait pas d'autres mères seules avec de jeunes enfants qui n'avaient pas encore de vache, soit parce que leur époux était décédé depuis 2008, soit parce qu'elles n'avaient pas encore d'enfant à l'époque. Notre partenaire de coopération local Sahayog Himalaya-Népal (SHN) achètera et allouera les animaux aussitôt que possible.

Dans certains villages, là où il y a peu de terres herbeuses, comme à Gilling et Choessar, il est difficile pour les mères de recueillir suffisamment de fourrage pour l'hiver. Dans ces endroits, il y a aussi moins de veaux à naître que dans les villages où le fourrage est abondant comme à Tsarang. Nous envisageons d'introduire plus de plants de fourrage avec des racines solides et du combustible réutilisable (pour remplacer le fumier) : nous assurerons un suivi de cette action dans le prochain compte-rendu.

Plus de fourrage signifie plus de lait et facilite l'entretien des bêtes pendant la période hivernale. Pendant les mois de neige, les animaux doivent rester dans les sections basses et abritées des zones d'élevage, appartenant souvent à des fermiers plus riches qui aident les mères célibataires. De nombreuses femmes enveloppent aussi les petits veaux dans des couvertures feutrées.

Des mères ont commencé à développer leur activité au-delà de l'agriculture. Après avoir reçu sa vache, **Döka G.** de Tsarang a d'abord loué une maison de thé, où elle a vendu du thé au lait et au beurre. L'année dernière, elle a construit sa propre demeure et sa propre maison de thé. **Karsang A.** de Phutak a ouvert un petit restaurant pour les locaux (bhatti). Certaines femmes ont commencé à bâtir leur maison : celle de Tamdin à Samsung (cf. compte-rendu de voyage 2008) a depuis été terminée et elle s'y est installée. Seules deux mères à Choessar vivent encore dans des grottes, toutes les autres parviennent à payer un loyer.

J'ai pu rencontrer six sages-femmes du programme, ainsi que l'amchi **Pema D.**, qui a maintenant 26 ans. Pema a accompagné plus de 20 accouchements au nord de Lo Mantang et se déplace à cheval pour rendre visite à ses patientes et cueillir des plantes médicinales. Par hasard, nous avons aussi rencontré **Kessang G.** de Thinkkar, qui a suivi notre première formation de sage-femme. Elle ramenait une patiente du centre de soins de Lo Mantang vers son village. La femme était si faible que Kessang devait la porter pour monter sur le cheval. Kessang est responsable d'une très large région incluant Kimling, Puwa, Thinkkar, Namgyal, Nemdal et Chunjung. Elle exerçait déjà comme sage-femme avant de suivre la formation, mais elle y a découvert l'importance d'un environnement stérile pour l'accouchement, de se laver les mains correctement et de prodiguer des conseils de santé aux femmes enceintes. Pendant la formation, elle a appris à écouter les battements de cœur du fœtus et à couper le cordon ombilical. Depuis la formation, elle a accompagné quatre accouchements et organisé le transfert d'une femme à grossesse à haut risque vers l'hôpital de Pokhara. D'autres sages-femmes nous ont également confirmé qu'avant de suivre la formation, elles ignoraient combien l'hygiène était primordiale pendant l'accouchement. Dans certains villages du Haut Mustang, une femme sur dix décède – pas pendant l'accouchement mais des suites de celui-ci, par infection. Plusieurs

mois avant la naissance, les sages-femmes formées apprennent donc aux femmes enceintes à préparer un environnement sain.

Des petits villages très reculés font partie du programme. **Tenji P.**, 28 ans, originaire de Sancta, est par exemple responsable de deux bourgs de 90 habitants. Il faut deux jours de marche pour atteindre le premier centre de soins, ce qui est impossible pour une femme enceinte. Tenji a déjà accompagné une naissance : « Tout s'est bien passé ! ». Elle affirme que les deux villages sont très satisfaits d'avoir leur sage-femme, même s'il y a peu de naissances.

Cet été, SHN a organisé sa deuxième formation pour 24 sages-femmes : 7 de Myagdi et 17 de Helambu/Langtang. Les chevaux leur seront alloués très rapidement. Malheureusement, les femmes du Dolpa n'ont pas pu y assister pour des raisons logistiques, mais une formation de sage-femme leur sera également dispensée prochainement.